



CHINOISERIE



HACUN son goût, chacun son Dieu ;
Moi, si jamais je deviens riche,
Je me promets une potiche
Du Grand Empire du Milieu ;

Non pas un de ces pots quelconques
Qui n'offrent pour charmer les yeux
Qu'un fond d'azur très-ennuyeux,
Emallé de deux ou trois jonques.

Sur le pot dont je ferai choix
Je veux tous les rayons du prisme,
Je veux, *ruisselants d'inouïsme*,
Les prodiges de l'art chinois.

Et pour cette emplette chérie,
S'il le faut, j'irai mettre à sac
Tous les marchands de bric-à-brac,
Tous les bons Juifs de ma patrie.

J'irai par delà l'Océan,
Si tout cela ne peut suffire,
Au chef-lieu même de l'Empire,
Dans la boutique de Tsou-Han.

Par une faveur peu commune,
C'est le premier des fournisseurs
De l'Empereur des Empereurs,
Fils du Ciel, cousin de la Lune.

Aussi l'illustre Majesté
Que nul ne peut voir sans extase
Sera peinte aux flancs de mon vase
Avec toute sa parenté.

Près d'elle on verra les Altesses
Au sérénissime embonpoint....
Surtout, potier, n'oubliez point
Les ducs de toutes les espèces,

Dignitaires bleus, rouges, blancs,
Elite brillante et courtoise
Dont Sa Majesté Très-Chinoise
Estime à haut prix les talents.

Les mandarins à boutons jaunes
Qui marchent sous un parasol,
Laissant derrière eux sur le sol
Traîner des mèches de deux aunes.

Après cet imposant tableau
— Ministres, sénateurs et braves —
On verra des sujets moins graves
Crayonnés par le grand Ka-Lo....

D'abord un lettré qui harangue
Des magots aux ventres bombés,
Joufflus comme de gros bébés....
Il faut les voir tirer la langue !..

Et plus d'un qui se tenait coi,
Saisi d'une gaieté soudaine,
Bat le tambour sur sa bedaine....
On chercherait en vain pourquoi.

Malgré les clameurs importunes,
Un bonze est là — pieux élu, —
Qui garde un silence absolu
Depuis trente milliers de lunes.

Il incline sur son poitrail
Son front harcelé par les mouches,
Et l'on voit ses petits yeux louches
Braqués sur son nombril d'émail.

On dirait Siméon Stylite,
Immobile sur son orteil....
Mais que vois-je?.. c'est le Soleil
Dont l'existence périclité !...

Voyez là-haut sur son chemin
Un dragon rouge à langue verte !..
Sa gueule est toute grande ouverte...
Peut-être il fera nuit demain.

Parmi tant de fantasques œuvres,
J'aime ces jongleurs de Siam,
Agaçant à coups de tam-tam
Un vivant buisson de couleuvres ;

Et ces magots frais et fleuris
Dont la grosse tête rasée
Sur un plat à barbe est posée,
Attendant la poudre de riz ;

Et tous ces autres dont les bouches
Ont des sourires goguenards,
A jambe torse, à pieds panards
Etreints dans de rondes babouches.

Les uns font la nique aux passants,
Tout en lissant leur barbe noire
Et, comme un potiron d'ivoire,
Leur occiput branle en tous sens.

D'autres pêchent en barques plates,
Dans un fleuve d'îlots couvert
Et leur ligne sort du flot vert
Avec des poissons écarlates.

Mais voici de plus doux tableaux
Dont la grâce attire et pénètre !...
Quelqu'un se penche à la fenêtre
De ce pavillon à grelots....

C'est une femme !.. elle est divine....
Vers elle on veut tendre les bras ;
Sous les plis du sarrau lilas
Quels charmes que ceux qu'on devine !...

On dirait que le regard pur
De ses yeux — qui sont deux pervenches —
S'attache aux hirondelles blanches
Volant deux à deux dans l'azur.

Les yeux troussés, la joue heureuse,
Une fillette au doux caquet
Plus loin conte à son perroquet
Sans doute une histoire amoureuse.

J'oubliais ces beaux pélicans
Pendant leurs têtes assoupies,
Quand autour d'eux, comme des pies,
Les mouettes font des cancons.

Je tais les jolis paysages,
 Les buissons de fantasques fleurs,
 Les pivoines, de cent couleurs
 Encadrant toutes ces images,

Et sous les falots colorés
 Les fumeurs, innombrables types,
 Aspirant dans les longues pipes
 L'opium aux rêves dorés.

Adieu, lecteur! — Dans ce poème
 Bien d'autres chants auraient leur tour.
 Mais à quoi bon?.. Mieux vaut qu'un jour
 Chez moi tu l'admires toi-même...

Regardez... mais ne touchez pas !..
 Doigts imprudents, arrière!.. arrière!..
 Moi seul j'essuierai la poussière...
 Pas de balais... chassez les chats.

Comme un tigre défend ses jongles,
 Mon cher pot, je te défendrai !..
 Et puis, comme un grave lettré,
 Je laisserai pousser mes ongles.

C'est alors que je vous promets,
 O mes amis, ô mes fidèles,
 Un festin de nids d'hirondelles
 Dont vous parlerez à jamais.

Et nous boirons, j'ose le dire,
 (Sans flagorner le Fils du Ciel
 Du moindre toast officiel)
 Le meilleur thé de tout l'Empire.

T. DOUCET.

